

UNE FICTION RÉUNIONNAISE

(Titre provisoire)
(Éd. n°3)

*© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs*

Marlen Sauvage

Une fiction réunionnaise

TABLE DES CHAPITRES

<i>La mort du frère</i>	5
<i>Juste avant</i>	9
<i>À la maison</i>	11
<i>Ce qu'il ne sait pas encore</i>	15
<i>Celle qui l'observe</i>	19
<i>Un moment d'inattention</i>	21
<i>Confrontation</i>	27
<i>Confidences</i>	29
<i>Pourquoi ? Je vous le demande</i>	33
<i>Dans la grange</i>	35
<i>Rêve</i>	37
<i>Garde à vue</i>	39
<i>Au ralenti</i>	41
<i>Un matin sur les hauts</i>	45
<i>Vivre</i>	49
<i>Dettes</i>	53
<i>La honte</i>	55
<i>L'association</i>	59
<i>Seul avec la lune rousse</i>	63
<i>Le fait que</i>	65
<i>Habiter</i>	67
<i>Une petite fille dans un cadre vert</i>	69
<i>Dans la maison du frère</i>	75
<i>Divagations</i>	77
<i>Un monde</i>	81
<i>Remords</i>	85
<i>Le point invisible</i>	89
<i>Le poids du secret</i>	95
<i>Ceux du chagrin</i>	99
<i>Et ce qui surgirait du grain de cette image</i>	101
<i>Ce sera tout ce qu'il en reste</i>	105
<i>Ce qu'elle vit</i>	109
<i>Chez lui</i>	111

Il se tient à l'écart de lui-même.

Lui-même ne se souvient pas de sa naissance.

Si près de sa mort, n'est plus sûr non plus d'être l'ancien vivant.

Si longtemps loin de lui, sa parole hors de lui, les mots perdus, inaudibles. Des années.

Si longtemps, loin de lui.

Je t'ai suivi longtemps. Tu courais dans la vie et je te regardais. Tu jouais, tu voyageais, tu ordonnais, tu dirigeais, tu bluffais, tu aimais, tu trompais, tu te trompais, tu recommençais, tu admirais, tu mangeais, tu buvais, tu encourageais, tu déménageais, tu ne donnais pas la vie, tu profitais de la vie, tu riais, tu parlais beaucoup, tu oubliais, tu dépensais, tu souriais, mais je ne t'attrapais jamais.

Pas de poignée à ce corps fuyant. Un poisson dans les mains. Un bateau au loin, ou bien un train. Toujours devant. Devant moi.

À quel saint te vouer ? Tu n'étais pas croyant, moi non plus.

À quel enfer te promettre ? Pas croyant. Ça vaut pour l'enfer aussi.

On en restera là.

Tu t'es penché sur ton passé.
Tu en avais le temps désormais.
Enfermé dans ton corps. La parole enfermée. Seuls
le regard, les mains qui froissent d'autres mains.
Si longtemps en toi, ta parole en toi, inaudible.

Un jour tu es devenu vieux avant l'âge, malade,
impotent, dépendant. Tu n'étais que colère, les mots
à fleur de bouche, qu'on ne comprenait plus. Moi
derrière toi, qui te portais à bout de bras, crois-tu
que je n'avais pas remarqué ta détresse ? Je te por-
tais loin devant moi. Depuis si longtemps. J'avais
tant de choses à te dire et tu ne m'écoutais pas. Toi,
devant moi, toujours, loin de moi, à l'écart de moi.
Ta maladie m'accompagnait depuis longtemps, tu
l'ignorais. Moi seul savais.
Parfois tu devinais ma présence.
Parfois j'aurais eu besoin que tu te retournes. Vers
moi, ton moi.

J'ai embrassé sa dépouille. Pris dans mes bras ce
corps que j'avais si longtemps tenu loin devant. L'ai
rendu à lui-même. Libre.

(Qui parle ? La sœur ? 2020 quel mois ?)

LE RETOUR

Il piétinait dans la file de touristes ou de métropolitains – on ne savait plus après ces semaines de confinement –, le nez et la bouche pris dans un masque alors que les premiers retours étaient autorisés. On se regardait encore d'un air soupçonneux, craignant la contagion dans la proximité des corps. Parfois un sourire des yeux, tout de même. Les onze heures de voyage en avion lui avaient semblé le double tant ce retour l'oppressait, tant les conditions de ce retour étaient oppressantes. Plus aucun sourire pour égayer un visage, les hôtesses se penchaient au-dessus des passagers, la voix enjouée peut-être au-delà du naturel pour compenser cette oblitération des traits. Au comptoir de la police, il dut reculer d'un pas derrière la ligne jaune, ce à quoi il n'avait même pas prêté attention. Est-ce pour cela qu'on lui demanda de s'expliquer sur sa visite en métropole ? Après quarante ans de séjour à La Réunion où il n'avait fait qu'explorer l'île dans ses cirques, ses escarpements, ses criques, ses cases dispersées, son volcan et ses pentes noires, ses brouillards matinaux, ses îlets agricoles, ses fermes et ses jardins

botaniques, il lui semblait que tout était sujet à complications ici, en France. Car il se rendait à l'évidence, d'où il venait n'était pas la France. C'était une île au milieu de l'océan Indien, un bout de terre où se côtoyaient 475 000 habitants à son arrivée et plus de 863 000 aujourd'hui. Lui, le *zoreil* avait fini par passer pour un *yab* tant il avait réussi à s'imprégner d'un mode de vie, d'un parler, d'une musique. Ici, à Marseille, personne ne l'attendait dans le petit aéroport, il décida de faire le tour des boutiques, s'attardant au kiosque à journaux, avant de regagner en train son village paumé dans la campagne. Il se demandait bien qui il serait là-bas, quel étranger dans cet ancien chez-lui.

(Juin 2020)

Oter ses sandales et palper la fraîcheur de l'herbe détrempée par le gros orage de la nuit. Fermer les yeux pour mieux ressentir la vigueur de la terre envahir le corps. Un rythme, une musique, un chant, l'élan d'un cheval échappé de l'enclos, sa fougue et son souffle brûlant, la fièvre des sabots épris de liberté, chevauchant avec ivresse les sources jaillissantes enfantées à son passage... Respirer à fond l'éther enivrant, galoper dans l'espace intersidéral, scintiller dans la proximité des étoiles, leur confier ses vœux, prier dans une langue inconnue les yeux attachés à leur lumière, retrouver avec l'énergie du lieu la vitalité d'une ancienne jeunesse. Retenir les rênes de la bête enfin et calmer son cœur, éloigner l'appréhension qui gagne. Admirer l'envol des passereaux tout autour. D'un tremble à un hêtre, d'un bouleau, un cyprès. Ils s'appellent, criaillent dans leur essor, déchirant dans leur course le bleu franc du ciel. Deux mésanges huppées se poursuivent un instant au pied des conifères. Les observer, tout de gratitude pour ce cadeau inattendu, une aquarelle en gestation dans un coin du cerveau. Se laisser sur-

prendre par le moteur, derrière lui, d'un tracteur trouant le silence de la matinée. Jeter un œil derrière soi, vers les rangées de vignes palissées, feuillues, aux fleurs fécondées qui verront naître les premières baies. Un rythme, une musique, un chant, les vendangeurs au pied des ceps mordorés, le chœur des serpettes et des sécateurs, le déhanchement des porteurs de grappes déversant leur hotte dans la benne vermillon, les rencontres dansantes au détour d'une allée, les bousculades sur les terrasses escarpées, les retrouvailles couleur de sang, les baies écrasées filant entre les doigts, l'ivresse, l'extase, le jus de la terre, le vin des noces et du désespoir. Ici, le paysage se noie dans les vignobles, les champs de lavande, un village sur un éperon domine la vallée, un autre s'est agrandi de lotissements et d'une zone commerciale, les montagnes au loin, veillent sur les hommes. À vingt mètres devant soi voir se dresser l'ancienne grange. N'en rien reconnaître d'abord. Se laisser happer par le dépit. Constater que la façade de pierre a été percée de larges baies vitrées, qu'une treille habille une structure de métal rouillé, protégeant de son ombre une terrasse dallée. Apercevoir à droite, le puits obus émerger toujours de la surface du terrain. Soupirer de soulagement. De son dôme gris sombre s'échappe le chant dru d'un jet

d'eau sur la pierre creusée. Un rythme, une musique, le cri premier d'une cascade, ses premières vocalises avant la chute, la rupture brutale de toutes les barrières, le chaos du déluge, et puis la renaissance. Sourire et pleurer des larmes soudaines. Reconnaître l'escalier bordé de murs témoin d'un passé qui est le sien. En grimper les marches jusqu'à la terrasse, attraper du regard l'érable du Japon au feuillage éclatant, le grenadier d'ornement taillé, fleuri de capuchons rouges, la deuxième terrasse enherbée, surélevée, sur la droite, qui donne accès à un corps de bâtiment inexistant dans son souvenir. De quelles espérances avoir nourri les années en revenant ici ? Un coup de vent brutal anime les carillons suspendus à l'érable. Il sursaute, égaré, piégé dans son présent. Il est revenu.

À chaque orage après son départ – on ne lui en avait pas vraiment donné la raison – la petite sœur dansait sous la pluie, en souvenir de son grand frère. Sa façon à elle de célébrer celui qui lui manquait tellement, elle criait plus qu'elle ne chantait « l'orage a fait tomber sur nous toute la pluie du ciel, l'orage nous a surpris mais en attendant l'arc en ciel... », il avait vingt ans, elle en avait six, et il était son grand amour de petite fille. Elle se revoyait tourner dans les airs, à bout de bras, chanter à tue-tête et rire. Jamais elle n'avait pu lui donner de ses nouvelles, ni en recevoir de lui. Toute son enfance soufflée. Rideau. Le grand frère était sorti de la famille un soir de printemps. On ne prononçait plus son prénom. Interdit. Elle avait su pourquoi des années plus tard. Pour son plus grand malheur, elle avait osé le prononcer. Et de ce qui était arrivé alors, elle ne voulait plus se souvenir.

Ses tableaux croupissent dans l'humidité du grenier, plus personne ne sait rien de ses talents ni ne veut rien savoir. Il en manque pourtant un parmi la centaine oubliée, délaissée, après l'infamie. Une

toile à l'acrylique dans les tons verts et jaunes qu'éclairent quelques touches de rose saumon transparent, où se cachent des graffiti, des lettres maladroites couleur de brique...

Depuis son départ, la ferme voisine a été vendue trois fois. L'actuel propriétaire, ex-veuf, a épousé la veuve du deuxième propriétaire. Une affaire de gros sous, de terrains, peut-être une histoire de cœur après tout. On raconte que la veuve avait bénéficié d'une assurance-vie phénoménale et que c'était elle qui tenait les cordons de la bourse. Des projets immobiliers dont les habitants alentour avaient fait des gorges chaudes, aucun encore n'avait vu le jour. Le couple s'était contenté d'acquérir toutes les terres autour de la ferme originelle, celle de la veuve, puis des parcelles dans la montagne, de la garrigue et quelques murets, des jasses abandonnées, les ruines d'un ancien prieuré, mais aussi des sources, des terrasses près de la rivière... Le viticulteur suit des yeux la silhouette de l'homme près des grands arbres.

Il y a des années que la grange ne ressemble plus à celle qu'il a connue, un corps de bâtiment destiné aux animaux et au fourrage de l'été. Son idée de la transformer en maison d'habitation a été reprise par l'un de ses frères qui non seulement en a conçu les

plans mais en a agrandi la surface originale, créé l'aile est, relevé les combles, élaboré l'agencement intérieur. Le deuxième de la fratrie. Le revanchard. Le doué.

Quelqu'un l'observe à son insu. Une femme, d'une quarantaine d'années, à l'air inquiet, et un homme, à ses côtés, au sourire incertain. Le benjamin, quelques temps interné en hôpital psychiatrique, revenu vivre près de la petite sœur.

Ils ne cessent de l'épier, le souffle suspendu, lui ne peut les voir, les baies reflètent le mobilier de la terrasse, la grande table de bois clair, les chaises et les bancs, l'érable et le grenadier. Tandis qu'il se laisse submerger par l'émotion, la petite sœur retient sa respiration, le fixe d'un regard inflexible, serre la mâchoire.

Derrière l'escalier qui l'a vu partir des dizaines d'années auparavant, se dresse toujours la petite construction de pierres disjointes, où s'est tissé en son absence un autre drame.

...pourquoi maintenant ? Que fait-il là ? (Elle fronce les sourcils, creuse son regard, incrédule.) Je savais que ça arriverait... mais là, maintenant... Le feu éteint, tu le rallumes ? C'est vraiment toi ? Oh ! Oui ! déjà je te disais tu lui ressembles et tu avais horreur de ça (un sourire furtif) et maintenant tu lui ressembles encore... son corps au même âge, le même corps entravé... si grand et si prêt à se courber... (une moue de mépris) pourquoi ? je t'ai attendu tous les ans aux feux de la Saint-Jean, notre fête, j'avais six ans... sur tes épaules, je la rêvais, je t'ai attendu, je l'ai rêvé durant mon enfance, et après... j'ai cessé de rêver... j'ai remonté l'horloge comme tu m'avais appris à le faire... (le regard plus dur, comme un air de défi dans le menton relevé) perchée sur la chaise, les larmes plein les joues, « toutes blessent, une seule tue » je savais lire déjà (elle essuie ses yeux)... tu me disais écoute grésiller la vie, c'est la vie qui crépite, j'avais six ans, tu jouais avec les brandons, tu n'as cessé de jouer avec le feu, tu me disais la vie c'est ça, c'est un brasier, si tu ne la brûles pas par les deux bouts, c'est elle qui

te consumera... j'avais six ans... et tes yeux comme des étincelles autour du bûcher... on enjambait les cendres... l'espoir éteint, le désir de vivre, mais je ne le savais pas... le savais-tu toi ? (Elle pleure) tu n'es qu'un petit fagot, tu me disais, ne te laisse pas dévorer par les flammes, j'ai fini par devenir un feu follet... tu as vieilli sans une caresse, sans un regard sur toi, je dirais ça... et tes yeux qui tombent sur tes pommettes... ton regard d'empereur... droit... tu étais si droit... et ton poing, celui d'un fauconnier... où est-il le sceptre que tu m'apprenais à tenir ? (Elle renifle)

Ses pieds chaussés de sandales venaient de heurter une lauze dans le dallage inégal de la terrasse, instinctivement il recula, le corps déséquilibré dans ce mouvement furtif, et de sa main gauche, effleura la table au plateau de marbre blanc, installée là, sous la treille. La caresse de la pierre froide, le gel dans ses doigts et dans le même espace temps, sous son front celui de la tombe maternelle, veinée de rouge comme le visage de la vieille qu'elle était devenue, telle qu'il la pensait, la peau fragile et sèche et fine, d'une transparence à laquelle elle aspirait après la honte qu'il lui avait imposée, qui se lisait dans ses dernières années jusque sur ses joues, son front, ses pommettes hautes. ~~Enfin, il se disait cela.~~ La douceur de l'oubli qu'elle avait trouvée dans la mort, espérait-il. Un repli mérité dans le calme du temps, où reposer son ventre durci par le travail et les chagrins, par les grossesses et les coups du sort. Arc-bouté au-dessus de la table, il peinait maintenant à bouger, son corps endolori par les réminiscences, la plongée dans un passé si lointain que son regard se perdait dans ses orbites, froissé de rides

croisant son front, happé par le mystère de l'après, tout ce qu'il n'avait pas su, ce qu'il avait tenté de rejeter de ses pensées, emporté par la vie ailleurs, celle qu'il avait finalement choisie, après, tout ce qu'il ne pourrait jamais saisir de la vérité du moment, jamais vraiment comprendre, parce qu'il manque au corps absent d'avoir puisé dans les autres leur joie de vivre tout autant que leurs peines immenses. C'était comme un panorama flou par endroits, un paysage de montagnes sans les sommets, sans le heurt des nuages sur les pics et le lac moutonneux dans la vallée, sans la surprise des reliefs, sans l'échancrure d'une dentelle de pierre, sans le roulis des cailloux sur les pentes, sans le parfum des genêts en mai, sans le galop des chevaux camarguais au printemps, avec seulement un brouillard à l'horizon voilant la mer lointaine.

ACCUSÉ

quoi, la terre s'écartèle, le sol se creuse sous les genoux qui flanchent, un effondrement du corps, seul le cerveau observe. heureusement le fauteuil à distance inespérée. ça flagelle aussi dans la tête. ouvrir la fenêtre peut-être pour respirer. mais non.

écarter la nausée, la balancer hors du corps, émousser la dague qui transperce les vertèbres dorsales, se réfugier dans la torpeur de l'herbe. l'imprévu : le cœur en roue libre, le mental dissocié, la sensation de ne plus s'appartenir, un cerveau à deux vitesses, une pour saisir ce qui se passe, l'autre pour réaliser que plus rien ne gouverne le centre de la parole ; les répétitions, se reprocher à haute voix de répéter ; la voix surgie d'un endroit à des lieues de la profération, un entre-deux blanc, une coque de réverbération ; et se tenir à distance de soi, quelque part au-dessus, ou au-dessous ; la fragmentation des pensées, l'incohérence des propos que pourtant on s'entend prononcer, en se le disant, ça, qu'on dit n'importe quoi ; l'air qui ne suffit plus et manque à l'inspiration ; le bruit des tiroirs que l'on ouvre à la recherche de quelque chose ; ce que l'on s'interdit

de dire dans un éclair de lucidité ; la phrase qu'on mâche avant de la prononcer, pour être sûre que les mots seront ceux de l'idée, et la voix qui parle pour soi, torpillant les autres, les plaquant à même leur incompréhension, quand on s'avoue au bord du grand néant, la main qui nous saisit et celle que l'on tend, sécurisante, qui sait le gouffre à venir, qui ne craint plus rien, sauf l'absence de ceux dont on aimerait sentir la caresse avant la fin.

le trou dans le bide. le crépitement des bûches dans le poêle. la voix blanche. le tressautement de la paupière droite. la pierre dans la gorge. le sang qui fuit d'un coup dans les chevilles.

(Juin 1977)

Confrontation

tu parles pour personne, car personne ne t'écoute. tes paroles traversent un visage, un corps, et du fond de la pièce le boomerang de silence chargé de mépris qui te frappe en plein front. l'impossible retour à l'envoyeur. pas encore. il y a un mur devant toi. c'est une décision, ça, se transformer en mur. et tu comprends qu'il s'agit de ça. tu tournes les pages de ton carnet, la fermeté de ta voix, tu sais qu'elle est factice. en face aussi on le sait. l'air t'opresse. le silence t'opresse. tu pointes ton stylo sur les questions à poser. tu lis tes mots. ta voix s'écartèle, elle passe entrecoupée de ton souffle, de cette angoisse qui te tient dans l'étau d'un regard vide. tu sais que c'est perdu d'avance. tu as vu le mur il y a longtemps, il est là maintenant, devant toi.

Ma mère venait d'accoucher de ma dernière petite sœur, c'était le dixième enfant... Avec ma jumelle on était heureux de ce nouveau bébé, mais après nous, il y avait encore Marie-Rose, Jean-Pierre et Gérard. Ce bébé on se battait pour savoir comment l'appeler avec les quatre aînés, on a hésité entre plusieurs prénoms je crois qu'il y avait Nicole, Guylène, quelque chose comme ça, et c'est maman qui a tranché en l'appelant Patricia ! Je me souviens qu'ils étaient deux, un homme et une femme, il y avait une camionnette qui nous attendait. Ils ont fait signer des papiers à maman, mon père était aux champs. Mais je l'ai entendue dire qu'il était d'accord. Avec ma jumelle, on s'est regardés avec un petit sourire parce que Maman nous avait dit qu'on avait de la chance de partir en France. Alors... C'était en novembre je crois on avait quelques affaires dans un baluchon, pas grand-chose, mais tout était plié, bien propre. Je suis parti en short et en tongs, on a marché sur le sentier, on croisait d'autres enfants du quartier, le petit Pierre portait un panier de litchis, non c'était en décembre alors, il était pieds

nus, ma petite copine d'en face, elle m'a dit, tu vas où Michel ? Je ne lui ai pas répondu. Je ne savais pas si on pouvait dire qu'on partait en France, pour faire des études, je voulais pas lui faire envie et montrer que nous on avait eu de la chance. Maman, elle disait que c'était un cadeau pour nous deux, les jumeaux, alors on était un peu tristes mais en même temps on était content. Et puis on nous a dit qu'on reviendrait bientôt chez nous. On a été emmenés dans un centre d'accueil où il y avait plein d'autres enfants. Je sais où, à Guéret dans la Creuse. Je tenais la main de Reine parce que j'avais un peu peur finalement. Quelques jours plus tard, on était à l'aéroport. Je me souviens que là, j'ai eu très peur. J'ai pensé que je ne reviendrai jamais chez moi. C'était en 1965, j'avais six ans, comme Reine. Quand on est arrivé après le grand voyage, on avait froid, on nous a donné des blousons et en route pour un autre endroit. C'est là qu'on a été séparé avec ma jumelle. Je ne l'ai plus revue. Je suis resté quelques temps ici, je sais pas combien de jours, puis on m'a dit que je pourrai aller vivre dans une ferme et qu'on allait m'emmener chez eux, que je serai bien soigné, que je pourrai aller à l'école. Je suis allé d'abord dans une ferme et oui, j'allais à l'école. Mais dès que je rentrais, je devais aider le patron. Je devais l'appeler

« patron ». Eux m'appelaient « le petit noir, le morceau de charbon ». Ils n'avaient pas d'enfant. Je nettoyait le poulailler, j'aidais à transporter le foin dans la grange, le samedi après-midi c'était l'étable à récurer, les cochons à nourrir, les dindons, les pintades, les poules. Ce que je préférais, c'était ramasser les œufs. Mais sinon, je m'ennuyais. Je pleurais souvent, j'aurais voulu revoir Reine. Un jour j'ai réclamé aux paysans. Et il m'a filé une claque. Je tombais malade souvent. Alors un jour, ils en ont eu marre de moi et ils ont appelé les services sociaux. J'ai fait deux autres familles. C'était dur. J'ai rencontré un jour un autre Réunionnais comme moi, il s'appelle Simon, il vit dans le Tarn maintenant, on s'écrit. Lui aussi il a eu du mal à s'y faire. Et voilà comment j'ai atterri chez ton père. Je me souviens que là c'était le paradis à côté des autres paysans ! J'aime bien aider ton père. J'étais encore un gamin, à neuf ans, mais comme j'étais content de vous trouver vous, les deux frangins de mon âge quoi, presque ! Tu te souviens d'une cousine qui écoutait Mike Brant, comme on rigolait avec Patrick, on se moquait d'elle, elle râlait. Mais je regrette de ne jamais avoir revu Reine. Et puis je comprends pas pourquoi on vous a dit que j'étais orphelin... (1975)

Pourquoi ? Je vous le demande

...passé sous vos roues... et vous avez fui... vous avez fui alors que vous avez roulé sur un corps, quelque chose ressemblant à un corps... mais un corps d'animal... vous dites, alors vous êtes reparti... une fuite... vous avez eu la sensation de quelque chose entre les roues du véhicule, vous ne vous êtes pas arrêté, vous étiez lancé... vous avez fui... ce pouvait être un chevreuil, un jeune sanglier, vous dites, aussi vous avez fui... mais c'était un corps... humain... vous vous êtes arrêté un peu plus loin et vous avez vérifié l'état de votre voiture... puis vous avez fui... dans la nuit, vous vous êtes agenouillé sur le macadam, vous avez regardé sous la voiture... il n'y avait rien de notable... vous n'avez pas jugé utile de retourner en amont où vous aviez ressenti une secousse et vous avez fui... c'était une nuit de lune rousse, vous rouliez vite pour ne pas arriver après le couvre-feu, vous sortiez tout juste d'un virage, quelque chose a heurté votre voiture à moins que ce ne soit l'inverse... vous vous êtes arrêté quelques centaines de mètres plus loin, un animal dans ces contrées, c'est chose courante,

alors vous avez poursuivi votre route... en fait, vous avez fui... ce qui vous a tarauté l'esprit, dites-vous, c'est que vous avez fui... vous-même le reconnaissez, vous avez fui... ce que l'on vous reproche, c'est d'avoir fui... et oui, c'est précisément ce que l'on vous reproche : avoir fui... le lendemain, il était encore plus clair pour vous que vous aviez fui... le journal local parlait du corps d'un homme retrouvé au bord de la route... vous vous êtes alors demandé si cela pouvait être le corps – ce que vous aviez cru être un animal – sur lequel votre voiture avait roulé... votre tourment s'inscrivait en trois mots : j'ai fui... et une question : pourquoi ? Je vous la pose. (Avril/mai 1977)

Dans la grange

il avait fini par s'assoupir à même le foin | sur le dos | dans la grange où il l'avait attendue longtemps en vain | regardant s'enfuir le jour | les yeux dans la charpente | les bruits de la nuit murmurant à travers les planches disjointes | la lueur de la lune estompant les aspérités des murs grossièrement crépis | jetant sur son visage un fin rai de lumière qui courait sur sa chemise | se perdant dans les carreaux bleu pâle | sa joue gauche parcourue de tics nerveux | il rêve | ce ne sont que poursuites qui le laissent sans souffle | il s'agite | il grommelle | l'obscurité ne dit rien des traits qui se tordent | d'une souffrance qui affleure | plisse ses paupières • quand elle soulève le loquet de la lourde porte de bois, il dort et ne l'entend pas, son cauchemar se poursuit, sans doute • elle aperçoit le corps étendu | porte la main à sa bouche | craignant le pire | s'approche | la respiration heurtée la rassure | elle s'assied près de lui dans le foin piquant | l'observe dans la faible luminosité | ce corps abandonné, elle le connaît dans le sommeil | ce cœur battant qui sonnait à son oreille et l'obligeait à changer de position | l'odeur

salée de sa peau après les travaux du jour | le fin trajet de poils souples du nombril au pubis | elle devine plus qu'elle ne le voit | les ailes du nez frémissant sous l'inspiration | le léger souffle s'échappant de sa bouche entrouverte aux commissures affaissées | un embryon de ronflement qui confirme la profondeur de son sommeil désormais | la glotte proéminente | immobile petit rocher de cartilage sous la peau tendue maintenant | l'agitation de ses doigts mus par un réflexe nerveux | elle voudrait le réveiller | lui dire combien elle regrette | penchée au-dessus de son torse elle dépose un baiser dans le triangle ouvert de la chemise | humant sa peau une dernière fois | se relève dans un froissement de robe | et s'enfuit de la grange

il y a cet homme allongé sur la route, que je ne vois qu'au moment de monter en voiture, je l'interpelle, lui demande s'il a besoin d'aide, il bredouille quelque chose dans une langue inconnue, le souvenir de son désespoir. Représenter le désespoir, ce pourrait être cette photo-là

Trois amochés. Toi qui gisais hier au pied de ma voiture, noyé dans ta cuite « jé né parlé pas fransé », retombé illico sur le macadam, en boule, après avoir fugitivement souri dans la lumière du réverbère. Et moi qui t'ai abandonné là...

Toi la jeune femme dans ton blouson blanc, encapuchonnée pour mieux cacher ta honte peut-être, mendiant auprès des gens attablés à cette brasserie « 50 centimes Madame » et aux passants, inlassablement, ignorant leurs dénégations pour passer au suivant. Nous avons parlé ensemble, je t'ai donné de l'argent en me disant que ce n'était pas une solution, et toi, les yeux à peine tristes « Je viens de Strasbourg, il n'y a pas de travail ici », dans une petite moue que je jugeai faussement désappointée. J'aurais

voulu t'inviter à prendre un thé avec moi, je t'ai regardée déambuler avec toujours la même question, toujours la même main tendue.

Et toi, le gars hurlant sa douleur l'oreille collée au téléphone que tu as finalement envoyé valdinguer sur la chaussée, comme j'aurais voulu te dire que ce n'était pas fini, que la vie continu

une main sur le ventre qui palpite, creuse une terreur surgie des viscères... la sensation d'une présence, un souffle juste à côté, au-dessus... attendre le contact, la voix

du brouhaha de voix feutrées, une crainte sourd, le long couloir, les pas, la bonne humeur, les injonctions qui se mêlent, c'est un désordre de bruits heurtant le front

c'est la panique qui monte par intermittences, vous sort de votre léthargie ; ça cogne déplace remue déferle hurle longtemps, vous ne savez plus si ça appartient au sommeil ou non, ça revient vous extraire de votre cauchemar et puis les yeux ouverts vous y êtes

la paix dans le plexus... une respiration profonde... la lumière vacille entre les cils, est-ce le jour déjà, orangé, des premiers rayons de soleil, est-ce le rideau de clochettes et de perles fabriqué de tes mains... est-ce enfin...

pieds gelés c'est le froid qui t'extirpe du sommeil moelleux où tu tentes de replonger dans la posture

de l'enfant, replié sur le ventre, les mains aux chevilles pour un semblant de chaleur

je l'entends la cloche qui manque au paysage de l'enfance, je suis dedans, elle m'emmène à travers les champs de blés quand les coquelicots trouaient de leur sang l'étendue blond doré, tout se colore de la vie d'avant, les yeux mi-clos encore

inquiétude tristesse lassitude ; un réveil plombant comme le jour qui vient ; les mêmes murs toujours, les mêmes lits ; on abandonne tout ; on retourne dans l'envers de la vie, la syncope espérée

ce ne sont que murmures, mots susurrés, incompréhensibles, doux, enroulés dans une spirale, qui délitent les images du jour les effilochent pour anéantir la pensée dans la certitude délicieuse d'une présence aimante

Dans l'après-midi finissante, il marche, à travers les prés fauchés, épaules basses, cheveux détachés, d'abord attentif aux insectes – carabes dorés, saute-relles, araignées – comme s'il fallait fixer son attention sur quelque chose pour rester dans la réalité, son pas s'allonge, un souvenir l'assaille, sa jambe gauche fléchit légèrement, on pourrait croire qu'il va tomber, sa silhouette se désarticule dans l'air qui s'embrume, ses bras moulinent on dirait qu'il se bat, contre lui, contre qui ?, ses contours s'estompent, c'est qu'il hésite entre le soulagement et la conscience de sa lâcheté, qu'il avait fini par enterrer dans un déluge de ressentiment. Quand il se redresse entièrement, un horizon de feuillus et de résineux trace une ligne sombre dans le paysage tiède. Il réalise combien il a marché. Peut-être même a-t-il couru. A-t-il passé la grange des Donnadiou, le bassin, le calvaire ? Depuis l'annonce de l'acquittement, il ne sait plus s'il vit sur terre ou s'il flotte quelque part dans un lieu inconnu. C'est en automate qu'il a quitté la ferme, traversé les vignes, les prés, les champs, le cerveau vidé mais une seule

image récurrente, celle de son frère libre, et maintenant devant lui cette forêt dans laquelle il s'enfonce. Devra-t-il vivre avec cette obsession ? Ici ou là, un arbre mort. À quelle résolution se tenir ? Que devra-t-il abandonner ? Son regard scrute les ombres qui ne feront que s'épaissir avec la nuit. Il court jusqu'à la clairière, aperçoit la trouée sous les frondaisons, crie de joie ou de douleur, il ne sait plus, tourne sur lui-même, bras écartés, et défilent derrière ses yeux fermés la nuit de la lune rousse, l'homme endormi, l'interrogatoire, les aveux, la rétractation, les hurlements de son frère, oh ! les hurlements de son frère, il les entend se heurter dans sa mémoire, revenir à la source abjecte du cri, il affronte encore son regard de mépris, écoute cette voix brisée, et tout se précipite depuis la garde à vue, la mise en examen jusqu'au procès et à son dénouement.

LA FUITE

Dans la plaine se croisent déjà toutes sortes de véhicules, miniatures guidées par autant de cerveaux et de mains et de jambes ; la route unique visible depuis les hauteurs longe de son corps infime les bâtiments clairs dans un silence factice, contourne l'usine sucrière avec sa colonne continuellement blanche qui noie le contour des maisons ; aucun souffle, aucun bruit sauf celui tout près des oiseaux qui font le guet chacun à leur tour sur le câble électrique. Un toit, une varangue, et l'espace au-dessous. Au-delà de la plaine, la ligne d'horizon absorbe l'océan. C'est un train de nuages qui raconte la présence du ciel. Quelque part, l'écho d'un avion suivi d'un roulement avide, incolore, ramassé, loin de la case. Les champs de canne s'échelonnent vers les hauts, verdoyants et jaunes, humides de rosée, s'élargissant au fur et à mesure qu'ils s'approchent d'un regard posé là, tout en haut du paysage. Le vent s'est levé, remuant le hamac suspendu au-dessus de la terrasse en teck, à la couleur fanée par le soleil et les intempéries, il ne porte la trace d'aucun corps, se tortille devant le panorama, indifférent à

l'oiseau chapeau et aux cardinals rouges toujours plantés sur la ligne noire, la serrant de toutes leurs petites pattes frêles. Les stores de bois baissés protègent de leur ombre la table octogonale, une tasse de café, un ordinateur à l'écran ouvert sur un visage, un fruit de pitaya rose fuchsia dans une assiette blanche, une cuillère posée sur son bord attendant de fondre sur la pulpe douce et suave. Derrière la table, contre le mur coquille d'œuf, un banc de bois ajouré aux coussins de wax coloré et ses deux fauteuils identiques aux accoudoirs patinés entourent une table basse, ajustement de planches peintes. Un paquet de tabac, un verre d'eau, une pousse de gingembre, un livre retourné, Le bol et le bâton. D'ici vous êtes le créateur de ce que vous voyez, comme lorsque enfant vous vous endormiez sur des rêves de possession, d'univers à vos pieds, d'yeux haut perchés dans la stratosphère ; aucun son d'aussi loin dans la vallée ne porte jusqu'à vous, pourtant vous entendez les voix couler leur parler chantant dans vos oreilles dressées à écouter, à travers les murs des maisons, leurs fenêtres tous volets croisés, rien ne vous échappe de ce qui se vit là, des conflits qui se nouent, des corps qui se dévoilent, s'enlacent, et puis s'éloignent ; la vie des autres noie dans le brouhaha quotidien les chants ténus des

piafs pourtant si audibles à cette heure du jour. Vous vous glissez dans le chuintement d'une bétonnière éreintant le sable et les graviers sur une propriété voisine, vous écartez le baro qui ouvre sur la rue pentue, encombrée de voitures, vous dépassez l'impasse des Tangles et le panneau orangé, vous obliquez sur la droite, où les maisons s'abritent derrière des manguiers et des pieds de letchis, vous n'évitez pas l'abolement du roquet attaché dans sa cour, vous entrez enfin là, sans pousser le portail, jusqu'au seuil de la petite maison de bois et de béton, vous entrouvrez le rideau de lin, pénétrez dans la pièce à vivre, longez la varangue et vos pieds enfin se posent sur son bois vieilli, vous vous glissez dans le hamac, acteur de votre histoire. (Juillet 1981)

JE VIS la femme avancer en s'appuyant sur son bâton de marche, une brume de chaleur enveloppait ses gestes. Le bitume fumait un peu, la pente s'accroissait, je me demandais si elle allait pouvoir continuer comme ça longtemps. Elle allait jusqu'à la ville, ce qu'elle me raconta quand je la dépassai en voiture. Elle ne voulut pas monter, elle dit que marcher lui faisait du bien, qu'elle allait s'occuper d'un vieil homme. Elle-même n'était plus une jeune femme, mais elle allait quand même d'un bon pas finalement. Elle me mit en garde contre le sac plastique au milieu de la chaussée un peu plus loin. Il contenait de la magie noire, il fallait l'éviter, je me demandais bien comment elle pouvait le savoir, mais j'évitais le sac, jetant un œil à la femme dans le rétroviseur. Il me sembla que planait quelque chose au-dessus d'elle, je n'aurais su dire quoi, un grand oiseau, un voile. La semaine suivante, on la retrouva chez elle, morte depuis plusieurs heures, allongée à même le sol. Elle n'avait pu refermer ses volets.

JE VIS le ciel s'ouvrir dans l'aube naissante, les nuages s'écarter pour laisser place à une énorme plaie, une déchirure immense qui balafrait le flanc de la montagne. JE VIS cette fracture ouverte vomir un sang vermillon dans un vacarme qui brûlait tout sur son passage. JE VIS le sillon de lave glisser sur la pente du volcan, en avaler avidement toute vie, se disperser parfois en énormes cubes roulant et cahotant, se répandre en un lac bouillonnant. JE VIS la marée incendiaire descendre jusqu'à la route qu'empruntent les habitants. JE VIS une terre gronder, un magma en colère, des fumerolles danser en ricanant. Une terre rattrapée par la fureur du ciel devenu violet. Rien pourtant qui ne puisse me dissuader de m'installer ici. Le vieux avait tenu à ce que je voie, j'avais vu.

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
bolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
bolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolo-
bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolo-
bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolo-
bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-

lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob BolobolobolobBolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob B

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob

Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob BolobolobolobBolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bo-
lobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobo-
lobolob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobo-
lob Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob
Bolobolobolob Bolobolobolob Bolobolobolob B

DANS LA MAISON DU FRÈRE

Réfugié dans la grange au bout du hameau, reclus, parce qu'il fallait fuir les questions qu'elle n'aurait pas manqué de lui poser à la vue de son visage gris, des tremblements de ses mains, les doigts animés par des nerfs incontrôlables, son être devenu un assemblage de chairs agitées qu'il ne parvenait plus à maîtriser, le cerveau à l'abandon, incapable d'ordonner quoi que ce soit, le corps tout entier livré à lui-même, la tête glissant inéluctablement le long du torse démantibulé, avachi sur ses hanches désarticulées, sans jambes, sans genoux, sans mollets, sans chevilles... la lente désagrégation d'une incarnation qu'il aurait voulu ne jamais être, vouée à une liquéfaction programmée, comme s'il allait disparaître sous la terre battue, s'infiltrant dans les nids de poule, suintant entre les racines des arbres, entre les roches, dans une course lente jusqu'au magma peut-être, appelée par l'horrible mort de l'autre qu'il avait senti rouler sous ses roues, l'homme disloqué, jeté là telle une marionnette tombée du coffre de son créateur, dans le cahot d'une carriole sur une route défoncée. La tête en-

fouie sous le foin vert pâle éparpillé, dans une brume grisâtre que rien ne pouvait éclaircir, aucune raison, aucun argument, aucune voix aimante, un monde rassemblé sous son crâne, qui hurlait à la mort, un dédale de pensées sans début ni fin, sans issue, le chaos échoué dans sa tête, là, à cause d'un moment d'égarement, d'inattention, d'une lune rousse qu'il avait cherchée des yeux derrière la ligne des hêtres, roulant à pleine vitesse pour s'échapper de la forêt, avant le choc, avant la masse sous les roues et la sensation du coup fatal porté à une tête relevée. Il sanglotait maintenant effondré dans le noir, dans l'odeur d'herbe fauchée, jamais la solitude ne l'avait autant enveloppé qu'en cet instant où il se savait responsable d'un double délit, celui d'un homicide et celui d'une fuite. Sous la charpente, glissant entre les liteaux qui ne supportaient plus de tuiles, la lune rousse guettait l'ombre allongée de l'homme, sa lumière sanglante tachant les balles de foin alignées. (Avril/mai 1977)

Le fait que...

Le fait que la douleur traverse encore mon corps abîmé par le seul fait que mon cerveau souffre ; le fait que dehors crépite la pluie en tachant les carreaux ; le fait que je ne parle à personne de ce qui s'imisce dans ma solitude, de ce qui me surplombe ; le fait que je ne supporte plus ces boules de cire dans mes oreilles et que je les ôte dès les premières lueurs du jour ; le fait que j'ai le sentiment d'avoir gâché tant de vies par le seul fait de mon égoïsme et ma lâcheté ; le fait qu'au loin la chienne tenue en laisse ne puisse plus venir me saluer, comme une brimade supplémentaire et que je prends ses aboiements pour un bonjour ; le fait que j'aurais voulu qu'elle m'offre son dernier souffle omettant le fait que l'on ne peut courir après des enfants blessés et tenir une main, voyez je mets en œuvre toute ma lucidité matinale ; le fait que des touristes s'accostent au carrefour et que j'entends leurs rires ; le fait que d'autres ont partagé la plénitude du silence de sa mort ; le fait que l'on dépose le pain en ce moment-même sur le seuil de ma fe-

nêtre ; le fait que la mort soit un ultime au revoir à ce monde ; le fait que je déploie ma main droite sur le bord du lit pour tenter de me lever sans dommage ; le fait que je n'ai dit ni au revoir ni adieu à aucun d'entre eux ; le fait que la douleur vrille ma jambe à peine le pied au sol ; le fait que j'aurais eu besoin de leur sérénité devant la mort pour affronter le reste de ma vie ; le fait que la porte de ma chambre reste entrouverte laissant le jour perler ; le fait que je suis resté avec mes questions, mes regrets, ma culpabilité ; le fait que personne aujourd'hui ne me prépare le café ; le fait que les absents ont toujours tort ; le fait que la cafetière gémit au rythme de mes pensées à moins que je ne lui prête ma souffrance ; le fait que le pardon ne regarde finalement que moi, je veux dire qu'il suffirait de me pardonner ; le fait que se baisser pour saisir une tasse fait de moi un vieillard avant l'âge ; le fait que je cogite perpétuellement ajoute à ma fatigue ; le fait que j'ouvre enfin les volets sur la montagne environnante et que cela suffise à installer la paix en moi.

Habiter une carapace | s'y réfugier du bruit des autres | s'y recroqueviller | réfléchir sur soi | chercher sa lumière | jouer à l'ermite | s'enfoncer à l'intérieur de soi | ressortir de soi une chandelle à la main

Habiter le monde des autres | ne rien reconnaître | se perdre | oublier son chemin encore

Rêver d'une maison en paille | ne pas craindre le loup

Habiter sa voiture quand on a tout perdu

Habiter une maison dont tu avais refermé la porte | une maison dont tu t'étais enfui | Courir pour entrer dans une autre maison | habiter celle du numéro 9

Habiter une chambre à la fin de sa vie | des photos sur les murs | des photos devant soi | la télé pour repère | habiter au mieux

Habiter une toile entre deux brindilles | comme l'araignée | observer la vie | un jour déchirer la toile

Habiter sous des tentes comme on habitait sous les arches d'un pont

Habiter au bord des Gorges du Tarn | une vieille
grange au toit végétal | regarder passer le temps

Habiter les nuages – « Nous pensons que les
nuages sont injustement dénigrés et que la vie serait
incomparablement plus pauvre s'ils n'existaient
pas. » (Manifeste de la Cloud Appréciation Society)

Habiter sa mémoire | rechercher les souvenirs |
n'être sûre de rien | devant la porte d'entrée | ne pas
entrer justement | mélanger les portails | mélanger
les époques | habiter sa mémoire et ses faux souve-
nirs (1982)

Une petite fille dans un cadre vert

Son bras droit, main ouverte, pend mollement le long du fauteuil vert bronze, sa tête a glissé sur le côté gauche dans l'axe de l'applique en terre posée à l'angle de la pièce ; tout son corps emplit l'espace par le seul ronflement régulier qui en émane, lent moteur chahuté parfois par une entrée d'air intempestive ; dans la lumière de la porte-fenêtre ouvrant sur la terrasse dallée, au sud, percutante de soleil, et l'on se demande comment il peut dormir dans une telle clarté, certes tamisée par le voilage suspendu au filin d'acier ; le regard accroche la plante araignée aux longues feuilles vert clair gainé de blanc crème, surplombée par une petite fille dans un cadre vert et une robe à fleurs, peinture chinée dans une brocante, des années auparavant ; le plafond de châtaignier aux poutres blanchies diffuse un éclat mat à toute la pièce longue étroite, ancienne étable sans doute ; sur le poêle à bois, presque en face de l'homme une bouilloire joufflue en inox reflète si l'on regarde bien sa posture affalée, petit personnage auréolé de clarté ; elle ne chante pas, nul feu en ce printemps précoce ; et l'on tourne le regard

encore vers le canapé rouge où restent depuis des mois comme elle les avait posés le magazine féminin, l'ouvrage au crochet coloré, la paire de lunettes, monture croisée, le livre ouvert page 107, le tout étalé sur le siège où plus personne ne s'assoit, avec ce châle marron ajouré, débordant de franges caressant l'accoudoir puis le sol carrelé, bicolore, amande et chocolat, avant l'escalier de bois qui mène à la chambre où il ne dort plus ; et la pièce n'en finit pas de plonger dans l'étroitesse des murs, aux étagères meublant les encoignures, avec leurs rangées de bols en grès blanc, émaillés de couleurs pâles, trois théières ventruées ou longilignes, une dizaine de verres à liqueur, autant de tasses à café dans toutes les nuances de bleu, une pile d'assiettes blanches et deux écuelles rouge foncé, avec tout en haut la batterie de casseroles et de poêles, plus ou moins bien nettoyées, au cul noirci par les flammes de la cuisinière antique et solennelle qui s'adosse au mur à droite, et c'est encore dans le renforcement un meuble ancien de bois foncé rempli de vaisselle, puis le chauffe-eau bombé caché par un rideau, avec à main droite, là où avant grimpaient un escalier, le renflement du four à pain de la pièce voisine, rondeur blanchie par une peinture récente, avant la porte qui mène à la grande salle au sol de tomettes

rouges – mais on ne rentrera pas –, tandis qu’à coté de la porte de bois plein, en hauteur sur le mur jaune pâle, une horloge verte donne l’heure – une heure trente-trois – au-dessus d’une patère en résine aux teintes vives représentant deux yeux et une bouche, et qu’une autre porte – d’entrée, vitrée – ouverte sur la façade ouest de la maison laisse passer une brise légère qui agite le carillon de langues de verre orange tandis que l’évier en pierre blonde brille de propreté, illuminé par la fenêtre à double battant où voudraient s’aventurer les branches d’un rosier grim pant, menaçant parfois la dernière étagère couverte de bocaux vert sombre aux étiquettes d’écolier : pois chiches, lentilles vertes du Puy, lentilles corail, haricots rouges, pois du Cap, farine de petit épeautre, farine de châtaigne, farine semi-complète, polenta, semoule de blé, spaghetti, nids d’oiseau, riz basmati, riz rond, graines de tournesol, graines de courge, graines de chia, poudre d’amandes, tomates séchées, piments d’oiseau... en-dessous de cette épicerie à ciel ouvert, la tête a glissé un peu plus sur la gauche, le corps apaisé enfoncé dans le fauteuil vert bronze, la respiration calme maintenant, avec juste le pépiement d’un oiseau perché sur les canisses, dehors...

Il aurait dans l’oreille le gargouillis de l’eau

bousculant les galets ronds au creux de la combe. Il marcherait dès l'aube dans les gorges supportant le froid dans tout le corps malgré les cuissardes et le gilet de laine.

Il aurait pour refuge la cabane sur la roche, les soirées à guetter les mouflons, les chamois, les bellettes, les écureuils, les marmottes et les loups ; le retour des vautours dans leurs escarpements. Il arpenterait le massif à toutes saisons, parmi les edelweiss, le thym ou la lavande, immobile, les bras écartés, yeux fermés, vivifiant tout son corps à l'air frais du matin.

Il planerait au ras de l'eau sur le dos d'un héron cendré. Il surprendrait le campagnol ou le lapin à l'orée de son terrier. Il se chaufferait au soleil et se doucherait à la pluie. Il traverserait les forêts et les bois, attentif à tous les murmures. Il oublierait la communauté des hommes, il deviendrait un arbre peut-être.

Il serait celui qu'il aurait toujours voulu être.

Il se délesterait de tout ce qui l'encombre, il jetterait au feu les souvenirs inutiles, mais le parfum, la voix de son aimée, sa caresse le long de son dos, il les emporterait. Il sifflerait son nom, imaginerait sa visite dans celle du rouge-queue. Il parlerait aux roches comme elle aimait le faire, et elles

lui répondraient.

Il vivrait solitaire, ermite, dans une pièce de terre battue, un poêle posé sur des pierres, un feu vivant en hiver, jusqu'au dernier battement de son cœur, jusqu'à l'ultime souffle. (2020)

une affiche d'Amnesty, dans les tons bleu et noir, un homme assis en bas dans l'angle gauche me semble-t-il, entouré de barreaux noirs

Pelle et fourche en mains, il fallait un peu de courage pour affronter les effluves tenaces du crottin noir, luisant. En quelques brouettées on avait terminé le nettoyage, garni la clède de bonne paille séchée, aux parfums de l'été, accroché la pierre à sel sur son clou, et c'était reparti pour quelques semaines.

L'odeur des herbes, des arbres, des fleurs, du schiste, après la pluie sur les chemins de montagne, ces effluves de terre, la fragrance exacerbée de métal et d'orage.

L'œuf cru que l'on bat frénétiquement pour le faire mousser avant de le déguster, toutes narines dehors, pain frais noyé de liquide jaune clair.

Heures pensives derrière les fenêtres du bureau lumineux à l'étage de la grande maison « tristes heures longues heures » lui suggérait sa lecture du moment alors que ce qu'elle tentait de combattre c'était davantage la langueur qui s'infiltrait à l'intérieur de son corps impuissant plutôt que la longueur du temps qui ne l'effrayait pas et l'amènerait fatalement vers la vieillesse et les cheveux gris mais la tristesse oui méditations quotidiennes devant le paysage changeant du matin au soir les ciels déchirés de janvier à décembre la course des jeunes chevreuils émergeant de la brume d'automne à l'aube pour lui rappeler ces évidences les moins partagées l'insouciance de la jeunesse sa brièveté sa beauté elle dont les souvenirs ne se paraient que d'oripeaux de longues heures à instaurer le vide pour échapper à ses rabâchages stériles sur la perte et l'absence et le manque pour retrouver un semblant de désir le goût des jours dans l'abandon du regard surplombant la vallée la clairière les bancels où l'on culti-

vait le seigle cent ans auparavant et les oignons et les lentilles toutes cultures délaissées pour l'herbe soumise à la dent de la brebis ce qui n'évoquait même pas les ravages du dépeuplement de ces contrées sauvages rien n'évoquait plus rien en elle à ce moment de ses cogitations car elle retournait à ses radotages et l'on pouvait se demander quelles pensées la traversaient alors que le sumac de Virginie avait tellement drageonné qu'il réclamait l'arrachage des tiges rouges et veloutées pointant à travers les fougères et qui lui feraient ombrage pouvait-elle l'ignorer ou son regard franchissait-il le visible la pierre la terre le ciel pour s'accrocher ailleurs mais où ailleurs si ce n'était sur l'envers des choses avec cette propension à s'évader finalement dès que le mal creusait son sillon trop loin en elle comme lorsqu'enfant par la fenêtre de sa chambre elle déposait ses rêves sur la montagne pelée du Ventoux gravissant en pensée les flancs de son pas léger portée par son désir de voir l'autre côté du monde avant de retomber dans ses lectures qui l'emmenaient aussi loin que ses divagations à plat ventre sur le lit après un coup d'œil de temps en temps au miroir de l'armoire s'interpellant s'invectivant se défiant ou sur les carreaux de l'internat les matins d'hiver dessinant des points d'interrogation

quant à l'avenir qui l'attendait cherchant dans les nuages et le vol des oiseaux et même des avions haut dans le ciel les signes de son futur interprétant une traînée blanche comme on décrypte les traces laissées par le marc de café se rendant à ses propres codes érigés en verdicts auxquels sans arrêt la vie la ramènerait prophéties auto-réalisatrices derrière les vitres d'une voiture après l'accident du mois d'août ou celles d'une chambre d'hôtel à Blois quand le cauchemar avait succédé au son et lumières du château de la veille ou par la grille d'une porte ouvrant pourtant sur un jardin quand un paysage succèderait à un paysage et des bras à des bras et une voix à une voix sans qu'elle en retienne la saveur ni l'écho parce que tout se déroulait par-delà un mur de verre sans elle et qu'elle assistait interdite à une vie dénuée de sens à laquelle elle ne pouvait plus appartenir observant le monde jouer à l'amour ou à la guerre en sauvant les apparences un monde d'où sourdait le mensonge la facilité la futilité la vanité tout ce qu'elle avait perçu déjà deviné réfugiée dans la cabine transparente où elle avait surpris enfant le baiser volé résigné accordé mais c'était aussi bien avant quand à travers le vitrage à facettes de la porte de la cuisine elle avait saisi toute la lassitude des gestes du père nu devant une bassine pour sa toilette

du soir lisant dans son dos fatigué le poids des souvenirs impartageables.

En contrebas de la clède, le jardin potager et l'escalier qui y mène ; les brebis qui pâturent autour de leur abri me guettent et bêlent allègrement ; il y a là Uma et Vega, acquises pour entretenir l'espace sans autre bruit désiré que leurs chevrottements, une idée géniale qui n'empêchera pas l'achat d'un taille-haie et d'une tondeuse ; l'escalier de pierre a remplacé celui de bois, fatigué, boiteux, perpendiculaire au mur, qui menaçait de s'effondrer à chaque descente un peu vive, et que je descendais pourtant de manière énergique les premiers jours de ma vie dans la maison cévenole, dans ce jardin ; maintenant l'escalier longe le mur, comme partout en Cévennes ; étroit et raide, il impose la vigilance, et c'est bien ainsi, il m'a appris l'attention à la terre ; je m'y assieds toujours avant de jardiner ; mon rituel ; dès la fin du printemps, avec la saison des semis, et puis en été, tôt le matin, quand le soleil ne tape pas encore trop fort, une tasse de café dans les mains ; vers sept heures ; je choisis mon endroit, où les pierres offrent un espace plan, la même marche tou-

jours ; c'est là que ma journée démarre, j'observe le ciel, sa clarté, une ou deux traînées de condensation après le passage haut, très haut, d'un avion dont l'écho se perd ; je réponds aux brebis, le rouge-queue qui a bâti son nid comme tous les ans à l'arrière de la clède enchaîne ses trilles, je les reconnais, j'admire la beauté de ce qui m'entoure ; l'abri de jardin tout de pierres sèches, sans toit, et qui n'en aura jamais ; une bâche par temps mauvais suffit à protéger les outils : bêche, grelinette, serfouette, binette, bigot, sarcloir, râteau, pelle, brouette, seau, sécateur... sans oublier l'opinel et la fourchette de cuisine, glissés entre deux pierres ; les premiers semis dont les pousses crèvent la terre ; le jardin est mon jardin ; c'est le lieu de la pensée, de la floraison des idées, des mises au point, des prises de décision, des engagements de soi à soi, c'est le lieu de l'écriture ; un lieu changeant au fil des saisons, retourné à l'automne, exhibant ses sillons encombrés d'herbes sauvages, fumé en hiver, retravaillé au printemps, c'est-à-dire passé à la grelinette avant les premiers semis de mai, juste après les saints de glace ; tout y aura poussé après des années de soins attentifs : fèves, choux (kale, pommé, vert...), pois, salades (frisée, scarole, endive, roquette, romaine, feuille de chêne), radis, carottes, navets, panais,

pommes de terre (agata, vitelotte noire, Roseval), fraises, céleri perpétuel, persil plat, persil frisé, basilic pourpre, basilic à grandes feuilles, à petites feuilles, ciboulette, coriandre, verveine, capucine – pour les petites baies à noyer dans le vinaigre et les fleurs orangées, jaunes, à parsemer sur les salades –, bourrache, pour les fleurs bleues à broyer dans un beurre à servir avec des grillades –, framboisiers, rosiers, rhubarbe, betteraves, oseille, tomates (noire de Crimée, russe, saint-pierre, Montfavet, ananas – énorme juteuse – cœur de bœuf, tomate cerise), courgettes, courges, aubergines, pâtissons ; le jardin change d’aspect au fil de la poussée des plantations ; c’est le lieu de la promesse ; je l’arpeute, mesure les parcelles, imagine les espacements entre les plants, les associations de légumes et d’herbes, de fleurs aussi, place des tuyaux, puis les déplace, dresse des grillages qui favoriseront la montée des potirons, des cornichons, des pois ou des haricots ; des tuteurs torsadés pour les futures tomates ; je respire la terre, ajoute un peu de guano ou du compost de l’année précédente, prépare du purin d’ortie, installe dans les allées quelques planches pour mieux circuler ; en même temps, j’échafaude le plan du prochain spectacle musical qui réunira les enfants de trois vallées, j’écris deux

ou trois haïku, me promettant de les mémoriser, sirotant mon café qui refroidit sur l'escalier où je fais des pauses régulières, j'envisage les prochains repiquages, le moment de pincer les tomates, le paillage des fraisiers, les premières récoltes ; enfin, je rends grâce au jardin, à cette nature qui n'est jamais avare bien que parfois des semis végètent, que certains plants meurent, victime des campagnols boulotant leurs racines, de la taupe creusant ses galeries, réclamant des trésors d'ingéniosité pour la faire fuir – ce seront finalement des piquets surmontés d'une boîte en métal destinée à faire un maximum de bruit dans les coups de vent qui auront raison de ses allées et venues ; oui, je remercie cette terre généreuse qui rend au centuple ce qu'on lui a donné en efforts, en maux de dos, en renoncements.

Route grise serpent dans le brouillard Vallée sans
écho Route sous l'homme recroquevillé Mauvais
temps mauvais moment Paysage flou Montagnes
sans sommets nuages déchirés Absence de tout re-
lief Plus aucun parfum ni même les genêts Ni le ga-
lop des chevaux Oublier Effacement du cri Route
cauchemar l'homme allongé dort l'homme meurt
Personne Brouillard et silence Continuer la route
grise Avaler le serpent

Un homme dort Route obscure Brume et som-
meil dans le heurt des nuages Désespoir Roulis des
cailloux aucun cri Evitement Sur les pentes du val-
lon Effroi dans ta tête Cri de tout ton corps Soubre-
sauts Un homme dort Cauchemar De quel sommeil
dormiras-tu encore ?

Plus aucune question Sur le macadam noir et gris
Aucune réponse Malchance Route vide pas un bruit
pas un souffle Aucune aide gargouillis il bredouille
langue inconnue Se souvenir de son désespoir Inter-
rogatoire inquiétude tristesse lassitude Réveil plom-
bant comme le jour qui vient Les mêmes murs tou-
jours Abandon Retourner dans l'envers de la vie la

syncope espérée Echech du temps plus de parole Ef-
facement de la honte de la trahison

LES AVEUX

Ce n'est plus qu'un filet rauque, une difficulté en soi, monotone, comme si les aspérités de la gorge après les heures de tension empêchaient son passage, ternissaient la voix. Ce qui sort par à-coups d'un accent monocorde, une voix qui finit par s'effondrer. Elle s'est redressée dans le lit, elle soupire souvent ce qui lui reste d'énergie, mais elle continue de raconter.

On ne l'a jamais su en vrai... En vrai... tu veux dire quoi ? Qu'il a pu cacher ça toute sa vie ? De qui on se fout là ? J'ai retrouvé son carnet, il écrivait beaucoup tu sais, mais il était déjà parti. Il avait quitté la ferme et ton père qui ne s'en est jamais remis... J'aurais aimé qu'il ne se remette pas de mon départ. Parce que tu penses vraiment qu'il n'en a pas été blessé... De l'orgueil, de l'orgueil d'homme je te le dis. Et maintenant qu'il est mort plus personne pour rétablir la vérité ? De qui tu parles ? Il ne sait rien, le père, il ne savait rien. Ah ! toi, là, au lieu de rester au fond de la pièce, approche. Elle a raison elle pourra rien te dire d'autre que ce qu'elle a lu dans le carnet. Viens là, tu m'évites. Non, tu me

fais peur. Viens je te dis. Tu as la même odeur que quand j'étais petite fille. Tu veux me faire pleurer ? Tu crois que je suis insensible, que je n'ai pas souffert moi, d'être si loin de vous dans tout ce mensonge ? Ça suffit. Je vous dirai ce que je sais.

Il souffre de l'entendre dans ce souffle délabré. Il regrette sa question. Il regrette d'être venu si tard. Il devine le poids dans les os, les muscles, les tendons. Il voudrait partager ce poids. Il sait ce que la tristesse engendre. Il sait combien la journée a été longue. Il s'excuse. Il grimace face à elle, fronce toutes les rides de son visage. Il tente de saisir chaque parole, et derrière chaque parole, la pensée. Que dit-elle au-delà des mots ? Il a besoin de connaître les faits, le moment est mal choisi, ce qu'il se dit, mais il a posé la question, alors il l'écoute.

On l'a interrogé... On m'a interrogé aussi. [C'est ce qu'il raconte, hein. Il ne peut pas s'empêcher de l'interrompre, de parler de lui aussi.] On l'a interrogé, et je crois que c'est parti de là. Il savait que tu voulais quitter la ferme. Ils en avaient parlé avec ton père. Le père il a jamais voulu m'écouter, on aurait pu s'entendre à trois. Et moi je suis quoi dans l'affaire ? Celle qui compte pour du beurre ? Juste bonne à rétablir les comptes quand vous êtes pas

fichus d'anticiper ? Juste bonne à imaginer des nouvelles filières pour notre viande, notre lait, notre lavande ? Ça suffit. Je veux dire ce que je sais. Je n'ai plus trop de temps, les enfants. Il a avoué et puis il s'est rétracté, il a dit qu'il voulait te protéger, parce que tu étais celui qui récupérerait la ferme. L'aîné. Les flics l'ont cru, les enquêteurs l'ont cru, le juge l'a cru, et c'est toi qui as trinqué. Mais on l'a tous cru. Toi tu étais celui qui divaguait. Peindre, c'est divaguer, peut-être ? Une famille d'incultes ! Je n'ai jamais plus rien fait de ce que j'ai au fond, là, tu vois là, c'est mort tu comprends, et tous vous l'avez tué.

Son regard ne se pose sur rien, il fuit, hésite, paupières avachies. Ses yeux fixent un point invisible, dans une brume alourdissante. Elle regarde au-delà de la matière, elle traverse ce qui ne se voit pas vers le plus obscur. Elle aimerait dire la soudaineté de la nouvelle, l'effroi canalisé, l'adrénaline qui permet de tenir tête à la journée, comment tout s'organise dans le cerveau, malgré soi, pour assurer la garde des enfants, l'accueil des amis, de la famille, le soutien au veuf désespéré, la mise en place de la veillée funèbre, les collations à prévoir, et au milieu de ce chaos construit, comment s'installe la crainte des journées à venir.

Elle a fini de raconter. Son regard revient vers lui, la voix éteinte, elle lui demande une faveur. Alors il sort de sa poche le livre qu'il lisait en attendant qu'on ait terminé sa toilette. Il lit longtemps pour elle, et craint de la fatiguer trop. D'une voix douce, il lit : « je suis sortie – tristesse à terre/ faute d'élan, le mouvement piège/ lassitude ordinaire/ désuète » ; il lit, une page, elle baisse la tête, paraît s'endormir ; deux pages, elle l'écoute les yeux fermés, terriblement vivante pourtant, comme éveillée : « je ne vois pas mon regard/yeux dans mes yeux/depuis quand bouche – l'abîme/les pieds, cette petite chose de gravité// je ne vois pas vivre mon corps/merveilleuse absence. » Tu l'as choisi exprès pour moi cet extrait ? | Non, j'en étais là, page 73, c'est un hasard. | Dis-moi le titre | Le titre ? *J'ai appris à parler sur tes lèvres* | L'auteur ? | C'est une femme, maman, Gracia Bejjani. | Merci.

Ce qui emporte les épaules vers le bas, retient le cou avec difficulté, qui vacille légèrement, qui tire la tête vers l'oreiller, et lâche au dernier moment, tout près du sommeil.

Il tourne la tête vers le point invisible, par réflexe. Il ne voit rien d'autre qu'un mur blanc, rien qui explique le son creux de la voix, les mots qui

traînent. Il lui embrasse le front et l'abandonne à la nuit. (2020, après la mort du frère)

Je me le suis pris dans la figure. C'était énorme, tellement, du genre pressoir, vous voyez, pressoir à olives. Le pressoir que le torrent dépose sur le rocher où Ali s'est réfugié, dans *L'Art de perdre*, d'Alice Zeniter. Un exemple. Ce n'est pas une abstraction, un pressoir. Ça pèse son poids. C'est ce qu'on vous balance un jour, quand vous ne vous y attendez pas, c'est ce qui se pointe au détour d'une conversation, d'un entretien plutôt, vous y allez franco, vous devinez pas qu'il y a un pressoir qui guette son moment pour se faire connaître. Et voilà. Vous êtes devant. Un pressoir de mots. C'était perdu dans les limbes d'une mémoire ancienne. Une mémoire de quatre-vingts ans au moins. Et c'est pourquoi ça avait pris la forme d'un pressoir. Pour moi. Peut-être même pour la détentrice du pressoir dont elle ne pouvait pas imaginer, la pauvre, qu'il avait pris cette forme. Parce que les choses oubliées prennent une forme qui change selon les personnes qui deviennent détentrices de l'oubli de l'autre, de la chose oubliée de l'autre. Je suis claire ? Et pour moi, ce fut un pressoir. À olives. Le gros objet,

quoi. J'ai instinctivement reculé au moment où il m'est littéralement entré dans les oreilles. J'ai voulu me boucher les oreilles. J'ai voulu écarter l'idée même du pressoir. Mais trop tard. Il venait de prendre cette forme et je savais que j'en aurais pour un bout de temps avant de – non pas l'oublier (ça aurait fait un pressoir de plus dans les conversations, même transformé en autre chose – en vertu de ce que j'avance précédemment), mais j'ai essayé de le réduire à sa forme de pressoir qui n'opresse plus. J'ai voulu ne pas entendre, disais-je, mais trop tard, j'avais entendu. Le pressoir m'était tombé dans les bras, dans les oreilles, dans la vie. Et je savais qu'à partir de là, j'allais y déverser toutes mes dénégations, mes hypothèses, les témoignages, les objections... J'aurais voulu qu'il n'existe pas, bien sûr, qu'il soit pure invention, pure médisance, vengeance même, et on en serait resté là. Mais voilà, celle qui venait de me le jeter en pleine face était digne de foi. Une âme prête à la rendre à son créateur (elle était très croyante). Je ne pouvais rien mettre en doute. D'autant que des larmes s'ajoutaient comme des petits pressoirs à l'autre énorme qui commençait à m'encombrer. La détentriche du pressoir n'avait aucune conscience de ce que celui-ci allait transformer en moi. Comment se débarras-

ser dès lors d'un truc pareil ? J'imaginai l'époque, les circonstances, la présence de l'un, l'absence de l'autre, je regardais tout ce qui s'était déposé au fond du pressoir, par les uns et les autres, prêt à y être écrabouillé, pressuré, et je ne voyais sortir aucun beau jus de tout ça. Non. Aucune bonne huile à déguster, à goûter, à mettre sur une tartine de pain à la mie bien serrée. Non. Je devais faire avec le pressoir. Observer la vis sans fin faire son boulot de vis sans fin. Et puis un jour, j'ai réalisé qu'il y avait une manivelle pour actionner le pressoir. Elle tournait dans un sens, mais rien n'empêchait de la faire tourner dans l'autre. J'ai décidé que le pressoir sortirait de ma tête en quelque sorte, après l'avoir bien examiné, nettoyé, après l'avoir proposé à d'autres aussi, avec précaution, en me disant que peut-être l'objet serait moins volumineux, moins encombrant, moins avide. Je l'ai démonté. J'ai aussi pris soin de ce qui l'avait nourri. Je n'ai pas ignoré sa nourriture. Ce qui lui donnait encore matière à exister. Mais je pense lui avoir donné sa juste place.

un hoquet de pleurs, c'est l'Une ; le clac de l'interrupteur, le noir ; dans la chambre le plancher craque un peu, de chaque côté du lit le matelas couine ; l'Autre tapote son oreiller ; par la fenêtre ouverte le vent, le volet entrouvert glisse sur la ferraille, dérape, l'Une se lève et le referme ; l'Autre voudrait éclairer la lampe de chevet, mais un marmonnement pour dire non ; l'Une retourne à sa place, le chuintement du matelas encore, dans les draps le frottement de ses pieds sur les draps, de tout son corps qui s'allonge et sa voix dans le noir, rayée par la tristesse pour dire à l'Autre qu'elle peut incliner son matelas comme il aimait le faire ; des pleurs puis des sanglots, les chuchotements de l'Autre pour rassurer, en vain ; en vain cela en fait du bruit, des soupirs, des petits reniflements, des phrases amorcées, des tapotements sur la main tremblante, de grandes inspirations qui ne débouchent sur rien ; la manette claque et le matelas se relève d'un coup, un rire, un deuxième rire triste, les tremblements de la voix triste, la peur larmoyante de dormir seule bientôt, désormais, tou-

jours, les pleurs comme un son continument doux,
un vagissement retenu ; le retournement de l'Autre
de son côté du lit pour prendre l'Une dans ses bras,
lui caresser les cheveux, et c'est un bruissement
soyeux qui apaise la main, le souffle, le sommeil à
venir.

La maison semble endormie mais au loin une
chouette

L'Une dit de la chouette C'est rare de l'entendre La
chouette ne hulule que parce qu'il est mort L'Une
pense que la chouette sait que son mari est mort et
qu'elle aussi pleure son mari

L'Autre se racle la gorge pour exprimer ses doutes
peut-être

L'Une comprend que l'Autre ne la croit pas C'est
une compréhension de sœurs sans parole

Elle se remet à pleurer Elle voudrait que l'Autre la
croit

L'Autre prend sur la table de nuit la montre qu'elle
a vue avant d'éteindre la lampe de chevet, celle du
mari mort La montre glisse en crissant sur la table
de bois verni

Dans l'obscurité elle la met dans la main de l'Une
qui a peur d'abord Qui ne comprend pas

C'est un talisman lui dit l'Autre

*Et ce qui surgirait du grain
de cette image*

Abstraction faite de tous les bruits envolés de la place – un salut, le brouhaha des commerces qui installent leurs présentoirs, leurs portants, leurs tables, leurs écriteaux, la cloche qui sonne l’heure pile car c’est à la même heure souvent que je m’attelle à l’écriture, et même des piafs traversant l’espace de la fenêtre... Abstraction faite. L’esprit encore embrumé par la nuit blanche et malgré la double tasse de café noir. C’était hier avant le coucher la surprise de l’inspiration, l’idée remâchée pour la mûrir durant le sommeil, les injonctions imprimées dans le cerveau. Et la nuit blanche. Ce matin, c’est le vert qui l’emporte, le vert radiant des plantes qui fument des feuilles effilées, arrondies, dressées vers le plafond ou retombantes, feuillage bousculant la blancheur des murs, réveillant le parquet blond. Un minuscule jardin intérieur assailli de lumière. Dans le miroir de la fenêtre ouverte le vol des oiseaux en piqué, leur ballet en diagonale d’un angle du toit aux volets entrouverts un peu plus bas,

la réplique du mur d'en face avec ses trois étages de génoise signant le rang social du propriétaire, son câble électrique noir vissé au mur à intervalles réguliers, sa couleur bleu pâle encore atténuée par le reflet. Quelque chose surgirait du grain de cette image. Le regard de Kafka en couverture des *Cahiers Rouges* donne vie à ses lignes que je lis et relis. Le flou de l'image noir et blanc en souligne l'intensité, la fixité. Il y aurait la prière secrète d'une inspiration venue de ce regard. J'ai reculé de quelques pas m'éloignant de la banquette où j'aime écrire. J'ai regardé la fenêtre et les plantes sur son seuil, j'ai vu l'agitation du charme et celle du *figus benjamina* – les deux bonsaï enveloppés par l'air frais du Pontias – le cactus *opuntia*, le cactus d'orchidée aux fleurs si fragiles, les *guzmania* sauvés d'une mort certaine... tous pris dans le bleu du ciel, tous ajoutant leur vie à celle du dehors. Au sol, j'ai vu le *clivia* s'épanouir sous mon regard et le multipliant se pencher vers l'aloë, j'ai deviné leur murmure, il suffit de fermer la fenêtre. J'ai fermé la fenêtre. Pour seul compagnonnage le silence presque absolu du matin posé sur les livres et les tableaux, les coussins, les fauteuils, la table martelée où le seul bruit s'impose des objets qui l'encombrent. Un agenda ouvert à la date du jour, *Le paysan de Paris*,

un cahier de recettes, deux ou trois stylos, *Un petit rien-du-tout tout neuf plié dans une feuille de persil*, un éventail de tissu bleu, un programme de cinéma. Et la tasse de café, blanche. Oubliée l'idée de la veille, l'inspiration, l'injonction. Ce liseré infime posé entre les mots d'un autre et ce qu'ils appellent en soi. Cet espace ténu rempli de promesses. Vide ce matin. On le questionne. On le déploie. On en visite les recoins. Et ce n'est que sensations diffuses, ce tic qu'elles engendrent sur la joue gauche. De la pensée on voudrait extraire un mot, une bribe de mot, presque rien mais tout s'estompe aussitôt pour se fondre dans le blanc. Et l'on se dit que demain, tout à l'heure peut-être.

Ce sera tout ce qu'il en reste

À droite de la route, une chèvre renversée git,
toutes pattes écartées, le ventre comme une outre
gonflée à bloc.

EPILOGUE

Elle vit son visage dans la mort. Les marques de la souffrance malgré les soins apportés à cette peau encore jeune. L'avait-il vue venir ? Le pire était dans cette question. Elle ne pouvait détacher son regard de la tête boursouflée, elle ne reconnaissait rien de celui qui l'avait interpellée joyeusement la semaine précédente, l'embrassant au plus près de ce grain de beauté qui ornait le coin gauche de sa bouche. Sa vie était un conte de fées. Il s'en amusait. Elle s'en inquiéta brutalement. Elle l'entendait encore lui raconter quel piètre jardinier il était, lui qui ne savait faire pousser des escholtzias. Elle allait en planter des dizaines. Ils se sèmeraient d'année en année, elle n'aurait rien à faire que de les admirer dans leurs robes jaunes orangées. Ce serait son sourire dépité dans chaque corolle. Mais ce serait un sourire démultiplié.

Atterrissage à Saint-Denis.

Il débarque dans l'aéroport surpeuplé. Il a les traits tirés de celui qui n'a pas fermé l'œil durant les onze heures de vol.

La voiture louée l'attend sur le parking. Il démarre. Embouteillages typiques de la capitale.

Le vol 467 d'Air France en provenance de Paris l'aurait déposé à 12 h 30 sur la terre réunionnaise. Sur l'esplanade du Barachois, il aurait admiré la ville coloniale, les villas blanches fleuries, les constructions modernes, les immeubles administratifs. Il aurait vu tout cela dans une brume de chaleur estompant les lignes droites, les angles des bâtisses, et les silhouettes d'étudiants traversant n'importe où sur le macadam.

Au rond-point, il emprunte la route du littoral et non la nouvelle qui surplombe l'océan Indien. L'ouvrage d'art impressionnant l'accompagne durant le trajet, plusieurs kilomètres où il faut rester attentif aux débordements des véhicules de toutes

sortes sur cette autoroute bondée. Sur sa droite, l'océan roule ses vagues brunes.

Tout s'éclaircit au fil de la route et il retrouve l'horizon bleu rassurant de la mer.

Il aurait pris la route du littoral, celle-là même qui venait d'être construite au pied du Cap Bernard. Il aurait reconnu qu'elle remplaçait avantageusement celle, sinueuse, dangereuse, de la montagne. Mais celle de la montagne, une image de carte postale ! On y croisait des piétons allant d'un village à l'autre, des femmes qui revenaient de la rivière, ballot de linge sur la tête, un bras pour le tenir en équilibre, il aurait aimé se souvenir de leur allure altièrre.

Ravine blanche, ravine des cabris, bois d'olives, ravine du ruisseau, ravine du Trou, ravine du Cap, ravine du Petit Etang, ravine du Grand Etang, ravine de la Chaloupe, Bras Mouton, Souris Chaude, petite ravine, ravine Cocâtre, ravine des Trois bassins, ravine Tabac, ravine de la Saline, Bras de l'Ermitage, ravine de l'Ermitage, Plateau Caillou, bras Saint Gilles, ravine Saint Gilles, ravine Etang Saint Paul, ravine des Galets, ravine à Marquet... Tous lieux-dits qui se succèdent le long de l'autoroute.

Il aurait été séduit par les maisons, ces cases ornées de lambrequins qui leur donnent un air de fête, anciennes paillotes où vivaient les exilés de l'époque coloniale. Il aurait pensé revenir ici, il se le serait promis. Il se souviendrait des marchés aux étals couverts de litchis, de mangues, de papayes vertes, de pitayas aux écailles couleur fuchsia, à la chair rose ou blanche, de jaques qu'il faut battre pour en attendrir la pulpe. Il aurait dans l'oreille le parler créole des pêcheurs vantant leurs bichiques pêchées à l'embouchure des rivières, débitant un espadon à même une natte posée sur le sol.

Etang-Salé. Il a roulé près d'une heure trente pour se rendre sur la côte ouest de l'île.

Les filaos lui ont tenu lieu de paysage entre l'auto-route et l'océan.

L'air est frais. Il doit encore grimper la route du Cap qui surplombe la ville.

Silos sur la gauche.

Ferme de poulets, on entend les piaillements des oiseaux.

Panneaux indiquant « ici poulet lacour ».

Il est arrivé.

(2020)

Edition n°3
12 août 2024

